

ELEGIA MACHINA

Ces cinquante-sept poèmes d'aurèce vettier ont été composés en 2019
et achevés d'imprimer en 2021 par Frazier, Paris x^e arr. Dépôt légal: mars 2021

N O T R E - D A M E E N F E U
L ' A U R A R O U G E
P A R I S
L E F L E U V E
P A R - D E L À L E G U É
A R C H I P E L S
L E N É A N T
L ' U N I V E R S
L E V E N T
L A M E R
L E S M A C H I N E S
L A F E M M E
L E S T R O U P E A U X
L E R E F U G E
L E M O N A S T È R E
L ' E S P A C E I N T E R M É D I A I R E
L E V O Y A G E D A N S L A N U I T
L E C I M E T I È R E
L ' Î L E
E N D E S C E N D A N T D E
L A M O N T A G N E (B Ω Λ A Ξ)
L E M O N D E A N C I E N
L E J A R D I N E T L E S V E R G E R S
D I M A N C H E D A N S L A F O R Ê T

ELEGIA MACHINA

POÉSIES

AURÈCE VETTIER

CETTE ÉDITION ORIGINALE A ÉTÉ CONSTRUITE
SOUS LA DIRECTION ARTISTIQUE DE DAMAS FROISSART,
ELLE EST LIMITÉE À 150 EXEMPLAIRES ET AUGMENTÉE
DE DEUX BOIS ORIGINAUX DE L'AUTEUR. LA COUVERTURE
EST IMPRIMÉE SUR PAPIER KEAYK MATCHA TEA
ET LE CORPS D'OUVRAGE SUR PAPIER FEDRIGONI ARENA.

PARIS DÉLOS

numéro

I

I. NOTRE-DAME EN FEU

du triangle isocèle, ouvert au bord du temps
venait le monstre, le vent gothique
la gorge desséchée par Véronèse
mangeons l'air! une dernière fois,

j'ai eu le plat de nuages du réel,
l'ardeur du monde ancien le pollen des suaires,
j'ai eu la beauté et les morceaux de fiançailles,
les médailles les veillées les petites amours épileptiques

et l'azur a cessé.
le monstre, le créateur oblique
le métallique saint de silence
silencieux front de cèdre sculpté

tu regardes les tours,
dans la cloche rageuse passe un Lazare affolé
ah! comme je regrette les scansions latines, les cigares allumés,
et les maelstroms épais!

lourde, affaiblie, la cathédrale énorme s'entoure
lentement d'aigles pourpres:
tournez, tournez, tournez, tournez, tournez, tournez,
dans ces mille géants qui ont l'aspect de poutres,
dans ces armées rangées à l'aplomb du brasier,
mêlez aux angles de lune votre assaut bien sourd!

quant à vous, vieillards de chêne, apprêtez-vous, et embrassez-vous,
à jamais,
sous les crachats rouges.

II.

filie auguste
qui s'allume
gigantesquement belle

une voûte avait attiré l'abeille montagnarde
sous les cent poutres chantaient les fidèles
et nous étions grands, oh! comme de célestes bardes

les murs tombent d'un baiser
dites-moi pourquoi vous tombez

pauvre fille! elle attend,
et son doux chant voilé
et ses yeux couleur d'huile mellifluente
et sa robe brodée de gazon aux plis de feu

que soient taris les grands yeux des badauds cerclés de haine
taries leurs larmes, versées sur chaque nef latérale.

III.

je suis le héron décharné, depuis l'ubac,
je distinguai le reflet des bombes hurlantes;
mon ombre se détache des boucles noires de l'aube et

je reviens simuler ces arcades
le vieux colombier
offrir tendrement de nouvelles silhouettes taillées

je travaillerai fièrement jusqu'au matin,
je veux bien, bon Dieu.

IV. L'AURA ROUGE

«avons-nous assez divagué?»
je répondis par une promenade.

les horreurs mystiques illuminent l'air du matin
Lazare entre dans le ciel nouveau:
cet édredon rouge comme l'espérance

les belles maisons flambent dans les romarins,
dispensant l'aphrodisiaque effluve avrillé
(et je parle aussi bien de sang, de la torche de ma mère,
du saindoux de Madame Rosemonde, du vin de la sainte
journée, que du passage dans l'alcôve)

les oiseaux se collent encore en spirales rouges,
vont, viennent, luisent comme des morts et l'écriture des flammes

dites,
est-ce mon rôle?
retrouver la furtive ardeur des Danaïdes,
éteindre le feu oblong.

V.

écoutez! l'heure crisse
je n'aime pas que le rêve glisse
après le spasme obsesseur
quand les fantômes avant-coureurs
en sont réduits
à chanter
pour un Hamlet blafard.

VI.

vous êtes bien ténébreuse, épouse
est-ce l'espoir d'aimer en prose qui s'envole?
ce soir,
lorsque tinteront les provinces
nous nous éloignerons,
pour succomber sur les mers.

VII. PARIS

Paris avait soif
mais le printemps était déjà ivre dans les brasseries
les pauvres gens y faisaient des aveux pourpres
je souris dans le vendredi
j'erre à mourir. au tournant d'une rue,
des phrases latines,
des peuples qui s'entassent et poussent leurs chars brillants
des mannequins qui grimacent le mieux possible
(et l'Europe qui rote)
des fantômes ayant trop hiberné dans l'Antiquité grecque
s'enfuient parmi les dalles
des troupes d'autobus mugissants, monstres de résine nourris
d'immondices, contournent tous les palais d'avant-hier
aux murs lépreux
des sirènes s'épousent, chantent encore sans raison, macèrent dans
nos têtes à Paris, et nous tiennent enfermés,
cerclés de luxes ruisselants
des éperviers planent sur la rue, les chaudrons sont récurés,
le plâtre s'écaille
des dimanches se traînent, exhalent leur haleine tiède dans un grand
fourmillement de lessive
des sophistes rugissent : bourgmestres, conseillers de ma pâleur,
croque-morts avec des droits sur ma tête
vos richesses, gardez-les toutes !
je me trouve sur un lac,
aux murailles rougies
aux éclats précieux
(arts, civilisation, politesse, honneurs trempés
pâturage de miroirs et de lignes d'or)
vous ne me ferez pas oublier mes forêts, ma montagne,
vous ne me ferez pas oublier de désaltérer Paris.

VIII.

lorsque je me transporte dans le onzième,
j'y vais comme au front, deux oeufs pochés en poche
de proche en proche
tous les oiseaux chantent « Bel officier »

Paris
dix ans

j'ai espéré dégueulé ta beauté t'ai aimé comme une armoire
d'hôtel fait fortune pensé à l'autre monde flambé dans la rue
—les flammes sont immenses—
été habillé par la pluie de millions d'hirondelles

j'ai atteint les ombres grises de la Lune, à demi desséchées,
mais n'ai plus retrouvé la Voie Lactée.

IX.

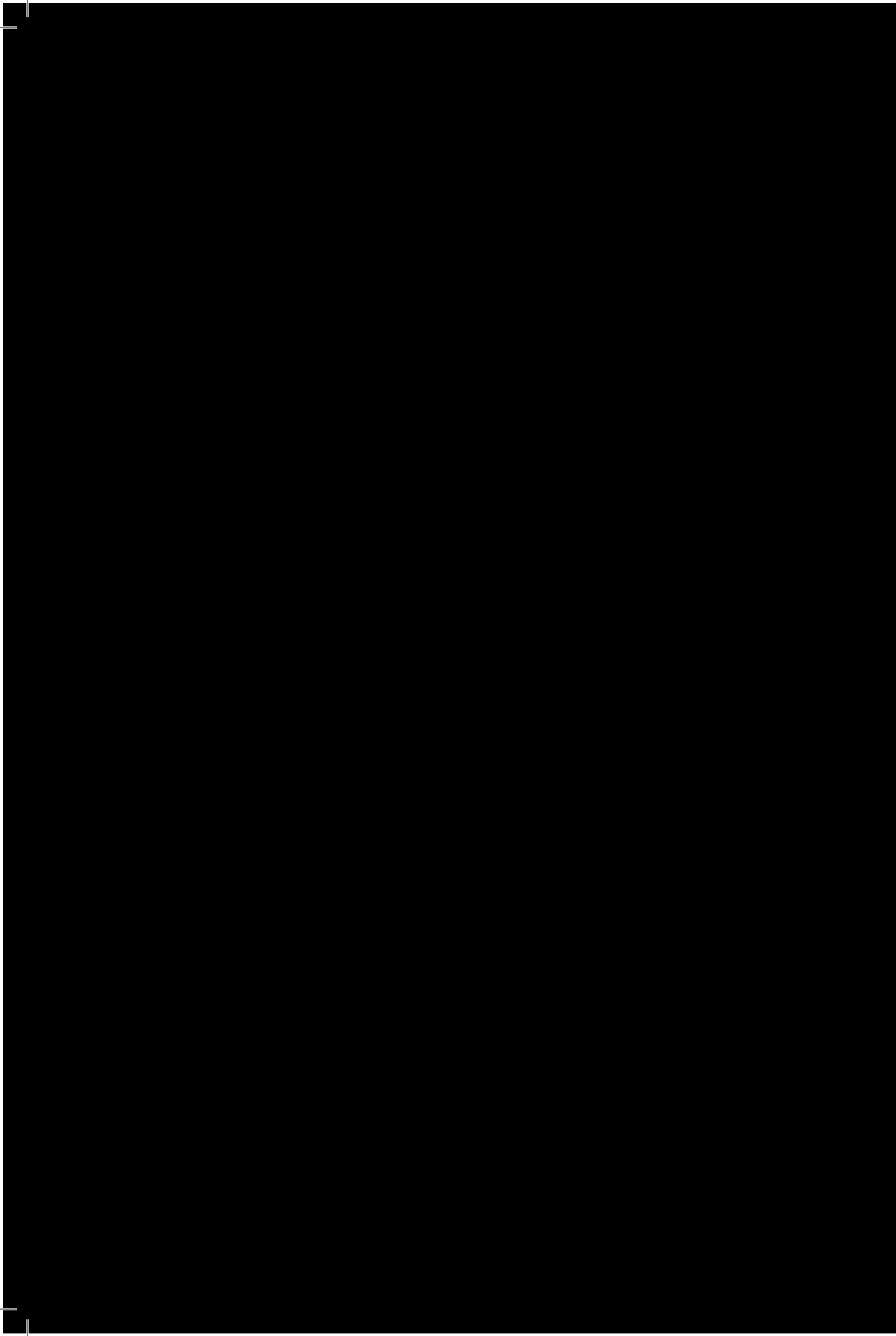
dans un vieux rêve de 1903, je lui ai dit,
en plein déclin,
dans un café à Auteuil:

«cette ville nous pille tout
 nous mord
 nous garde fixement dans de vulgaires besoins

saluons d'abord le juge d'instruction
et partons céans vendanger le fleuve»

x.

vivre dans un théâtre est incolore.



XI. LE FLEUVE

oubliant notre puissance étrange,
nous admirions les eaux fougueuses,
de nos paupières recourbées.

à cet instant
nous étions encore possesseurs de l'écume des ricochets
en direction du grand désert
où bleuit la neige.

XII.

le fleuve lentement s'

empoisonne.

XIII. PAR-DELÀ LE GUÉ

elle allait vagabondant, dans la lueur tragique de la nuit mordorée,
sous les nénuphars, sa tête sans fin, ses larges mouvements
fantasques,
le flot hâtif, les ondes glacées, la lune morte.
entendiez-vous?

l'aurore alluma ses innombrables cheveux d'azur,
la laissa trompeter des baisers superficiels,
que ni la rosée des rives, ni les racines des saules noirs ne rendirent

pire –
éreinée par les hommes et les bateaux-omnibus,
elle prit un teint à jamais fuligineux,
les rires des oiseaux, les caresses des mousses,
disloqués par les huiles et les cris languissants,

ainsi devenue Styx,
elle ne reconnaît plus ses rives au bitume défoncé,
l'onde devient gémissement,
la vie quitte à contrecœur ses fonds pétrifiés
c'est le lot amer de l'âge céleste.
mais faisons silence,
voici qu'elle rejoint l'océan,
résignée,
arrachant aux premiers ressacs quelques ultimes notes,
comme un piano que baise une marée.

XIV. ARCHIPELS

ma poule! sers-nous un archipel
et nos yeux dilatés par la Lune,
nous voguions joyeusement vers une signification oubliée

la mer ouverte comme un beau lys
nos têtes ornées d'une tempête
notre barque engloutie par de vagues contours

(ô profondeur orageuse, rendez votre proie!
rendez votre proie!)

nous n'étions certes point de bons marins,
deux matelots,
qui désiraient que les algues noyassent les brasseries.

xv.

«que j'aime ces cieux ultramarins!»
annoncées par l'oiseau tranquille au vol inverse,
tu discernes les îles,
comme de petits bijoux d'or cuit
comme des tertres qu'une ocellade enflamme

qui a tiré en premier ce coup d'oeil?
à présent
le thym
les semences et les feuilles
un hérisson

tous espaces du futur
toutes espèces de verdure
un roi nu s'élève, un oeuf sur l'épaule,
charlatan crépusculaire, vantant les jeux de l'amour
poète, aveugle, marchant sur le glacier,
avec un air de tendresse pour le Soleil, la logique et les groseilles
il faut bien cela pour apaiser les étoiles.

XVI. LE NÉANT

muette,
tu gis dans ton scaphandre, retenant l'éther sans bord,
et les flots nacreux
dans le néant s'allonge tout demain, résident tous les nombres

rien ne monte
rien ne descend
aucun mouvement latéral dans
les grands vaisseaux de fumée

«je t'attends
—plus tard, répondit la lumière»

des soupirs furent entendus et la brume
à travers mille trous
éteignait la candeur d'augustes rêves fous
on discerne cependant
quelques dieux sans amis
qui se momifient lentement
ils déchanteront sans soleil, sans l'inceste solaire,
qui fait miauler les chats
allons
plus vite encore toujours dans l'autre hémisphère.

XVII. L'UNIVERS

nous veillâmes trente nuits livides
à travers des chapes
lorsqu'il aperçut la séparation avec les ténèbres,
l'infini symétriquement,
l'univers lui-même, idole insensible à jamais fatiguée,
descendit la route.

là,

les étoiles mourraient silencieusement et les gaz pissaient leur danse
les planètes et leurs satellites avaient vainement pleuré avant Galilée
de l'énorme Encelade se déversaient encore
quelques gouttelettes de jadis
et je compris le chant de ces planètes trop lourdes
hurlant des tildes aphones
tendant vers d'autres nébuleuses

pour toujours, le Soleil nous retient d'entrer dans ces étoiles:
« tout doux!
on a peut-être construit des constellations,
mais c'est moi, la maison »

XVIII.

le chat s'étire après avoir fait battre mon coeur
les astrologues saluent leurs chevaux.

XIX. LE VENT

personne au vent ne cherche noise
il n'entend rien d'autre que lui
ne gêne pas la pierre.

toi,
tu voltigeais dans ce brouillard d'hélices imprévues et,
frôlés par hasard,
les zéphyrs exhalèrent des saphirs.

XX. LA MER

la Lune attardée dans l'eau calme, se dissolvait
l'onde de mille mythologies, et les nénuphars
jusqu'alors immobiles, dans un immense râle,
baisaient la nuit, soudain
toutes les vibrations condensées semblèrent se réunir
éclairant les grands varechs — dans la clarté
des cyprès
au loin
se projetaient
sur le trois-mâts
on entendait la Grèce.

XXI.

ce grand vaisseau passe, rongé par Poséidon
l'audacieux — il y a là un vieux pêcheur bien froid
à la recherche d'une âme perdue dans les Cyclades
il veut vivre, insultant la carcasse ivre d'eau
la mer? il la craint, et ses vacheries hystériques
et voici Belphégor, l'épais brouillard inique,
le vent froid attaquant des poissons déjà morts
mon ami! tu noies consciencieusement tes remords
tu nommes cela silence.

XXII.

le ciel
fait fortune
tandis que le Christ est nu, au
fond de
la mer.

XXIII. LES MACHINES

qu'est-ce que je m'ennuie ! ouvrez-moi cette tête !
marin martyr,
lassé des forges,
des innombrables usines manufactures fabriques
encrassant les saules
faisant de l'air gonflé d'impalpables voilures
un fantôme s'est suicidé
pâle ouvrier esquinté
au noir corset velu
te rappelles-tu ?
il avait la main large
gueulait d'effroyables chansons
à sa santé buvons
du vin de pétrole
et que s'envolent
les trompettes d'argent et les poules d'eau
une fois de plus, à regret pardonnons
les bourdes du ravageur piston.

XXIV.

ô ma débile raison, laminée par les machines
et les lamentations douloureuses des Titans ignorants
qui incrustent en toi seule leurs métalliques chants

au lieu d'aller à la guerre, sire, puis-je marcher
derrière les calmes lucioles, les mouches dorées?

XXV.

le capitaine
 étudie les sons imperceptibles
lui et son tambour
 écoutent clapoter les anges
ses doigts endoloris
 enlacent leurs diaphanes omoplates.

XXVI.

encore un ouragan!
flots écumants hirsutes assauts furieux règnes étincelants
suivez-le!
et à demain pour le vin parfumé.

XXVII. LA FEMME

pendant longtemps, je fus seulement parfumé d'elle
un jour, l'odeur s'évapora, s'évanouit
comme ses lèvres —redoublez donc d'efforts, ô lèvres!
tu es venue pour illuminer nos galères
tes silencieuses sandales foulaient la poésie
tes pas se dispersaient dans les plis des années.
ce matin
tu es la lueur d'une autre, et je t'ai quittée
pour me cacher
dans la transparente rosée.

XXVIII.

j'étais ce jeune amoureux fatigué, au coeur
comme un gros oeuf posé sur une route passante
maudissant Don Juan caressant à toute heure
débraillé comme sur les gencives de la Lune
et j'ai dansé, pleuré, car c'était nécessaire
un hydrolat lacrymal lave tous les fleuves
avec lui disparaîtront toutes les plaintes
le souvenir des femmes qui m'égrènent en poussière.

xxix.

au rythme indolent du luth
le peuple des Lydiennes nues habillait les citoyens passant
le printemps venu
elles prenaient des époux flamboyants
elles faisaient rire le soldat laboureur
elles, grandes dames belles à damner les grèves,
elles, entrechoquant leurs reins et leurs fesses cascadantes
ne s'habillant que de miel blond
et de couronnes de chiffons

méditerranée
par pitié
partage tes fées
avec les pauvres petits.

xxx.

déesse aux grands arbres,
prenez mon roulis d'amour,
et toutes sérénades

caressant sa tête inquiète, j'agite un morceau de destin
ivre de candeur fière
la vierge écrasa soudain sa force virile
sur la tour du seigneur
rejouant là toutes les vaines fantasmagories
du foyer domestique.

XXXI.

aimer qui? vous? oh!

je ne suis que ce qu'elle rejeta aux vers luisants

aux énormes fleurs d'encre, crachant des pitiés immondes

aux glaciers, aux soleils d'argent

aux flots abracadabrantesques

et je vais jusqu'en bas, je veux que minuit sonne

je veux que mon sillage frôle les hérissons.

XXXII. LES TROUPEAUX

j'ai chanté aujourd'hui, kirikiki
pour les poissons d'or
pour les perroquets qui creusent la glace
pour les hiboux d'Afrique qui arrivent
pour la vieille abeille tombée devant ma porte
pour que refleurisse l'enchanteresse gloire des corneilles
pour que cesse l'angoisse rauque des tristes bergeries
pour qu'exultent l'oiseau lyre
et ma poule
et toute la queue leu-leu.

XXXIII.

presque toutes les saisons m'usent
chante ma voix dans un rôle de plumes

«ô alouette, chante donc, où diable étais-tu ?
—j'étais ce fifre lointain
allumant des tildes
soufflant dans les glaïeuls
dans les cyprès où niche le vent
qui défriait mes petits pas»

xxxiv.

les souvenirs faisandés fraternisent avec
leur propre folie
(fusillade éparse, chevaux éventrés)
soyez fous, rois, marquis, laquais, pantins!
ô lâches,
soyez fous!

XXXV. LE REFUGE

voilà mon frère, que te disais-je donc ? un bohémien, je suis
mais ici, c'est la maison
voilà, mon frère, une auberge pleine d'horribles appétits

un vieillard prématuré
verse du thé
fumant
s'en va préparer le dîner

le vin est frais, fraîche est ma cellule
la terre est l'édredon
l'odeur des truffes blanches
vers le dix août, nous mangerons
les boeufs, un faux passeport et des onguents dans la manche.

XXXVI.

les ombres des rêves dissipées dans le vent scythe
allons-nous-en ! déjà se réveille un jeune gars,
toujours étendu près du foyer domestique,
tremblant à l'idée du jour et la grande armoire
tous,
nous savions.

XXXVII. LE MONASTÈRE

ouvrez-moi cette porte!
de sombres marbres, des enluminures, un rosaire, de solennels tubas
et l'aveugle au milieu, des autels, des satyres lascifs, des
photophores chanteurs, des flèches aiguisées, la tension minérale des
anneaux d'améthyste et les tralalas folâtres.
l'automne est blanc
de nouveau,
l'abbé prie pour une forte marée
les autres s'ennuient patiemment.

XXXVIII.

vin bleu
pain mangé sans bruit
voix jusqu'alors inouïe
crois-tu qu'un chien m'eût suffi
pour chauffer ce monastère?
passe un séraphin, un autre après lui,
et ma migraine austère.

XXXIX. L'ESPACE INTERMÉDIAIRE

touche-moi, touche-moi seulement si tu es content, lecteur!
comme le discret insecte nocturne dans la lueur,
je suis le gardien du rôle pompeux des fruits
marié à la brume, par vous menacé d'oubli,
je suis sans importance majeure.

XL.

les soirs de mille ans
l'or des atomes, fade amas d'étoiles ratées
ô jouissance de diamants sans parole!
alors oui, mourir peut-être
dans les rosiers furieux.

XLI. LE VOYAGE DANS LA NUIT

une auberge une main dans le silence
nuit dans l'antichambre
le monstre le hall mon corps blanc
le phénix ce matin
trois chevaliers les Béatitudes
une sorcière blonde
le jardin
des mains coupées
le parfum des faces masquées
souvenez-vous en.

XLII.

voilà la nuit, et le coq chante, veilleur exact
nous dansons la céleste accolade
nous tombons même, alors que le cortège passe
mélopée silencieuse des chiens.

XLIII. LE CIMETIÈRE

un incomparable élixir m'avait parlé, pour la première fois,
des profondeurs du monde
j'y ai vu les ossements, et les voix d'automne
les directeurs et les squelettes de noix
tous ont disparu, fauchés prématurément
tous ces fils des niches, augustes mammouths gelés

air immobile, poitrine de la petite morte
emprisonnée dans ses yeux creux, elle méditait,
belle Loreley, mains jointes pour l'éternité

il y a des fourmis
je le sais.

XLIV.

voyageant dans le coffre aux flancs fumant de mort
je fus témoin d'une explosion couleur de loutre
le monde est damné et j'aime y voir des erreurs
encore, et je me vois me traîner à la mer
infusé d'astres et d'un pâle réverbère.

XLV. L'ÎLE

ma migraine pieuse pare les Cyclades
ivre, dans le port d'automne, je viens souffler la fraîcheur
sur l'herbe, où l'ombre enfin solide se couvre d'offrandes
c'est pour ces tresses d'épis que s'exalte et s'abaisse le ciel
rougeoyant
pour mon île au ciel.

XLVI.

je parle italien avec des anciens, ô amie!
j'ai veillé trente ans, la sainte journée aussi
je suis ton compagnon au heaume fracassé
regarde mes veines, le sable pétrit mes poumons
le vent du rivage semé de laine grossière.

XLVII.

«salue d'abord le sage»
je baisai ses fines chevilles
il m'apporte de célestes tuniques
et nous partons faire des cyprés, de grandes quenouilles.

XLVIII.

en chemin, des collines s'accumulent lourdement
les oiseaux chantent pour les travailleurs hâlés
et à l'arrière le grillon incessant
les zigzags craquent, les bogues sont d'argent
les tigres lascifs, la prairie amoureuse,
les garçons attendent la vie, et s'y mettent à reculons
destins, destins, bruits de l'herbe bleue
lent écho d'un repas délectable

le vin trembleur comme un signe
des lémures courant peupler les fleurs nues
et tous les accouplements lacustres

très tard, dans la lueur d'une rue insulaire, je passerai,
lui parler de notre atmosphère,
«la grande Cybèle», qu'on l'appelle!

XLIX. EN DESCENDANT DE LA MONTAGNE (ΒΩΛΑΞ)

viandes ultramarines
couronnes d'épines
cités que tous espèrent gagner
chants d'universelle ivrognerie

le curé
la barque sur l'horizon
l'aigle phénix et l'aubépine
les bons onguents
riez, priez,
priez!

un lac blanc
tes lèvres
des chairs brunes et fouettées
le détroit
un chat qui a tout vu
le ciel, des lignes inégales
une chanson de Paris oubliée
la nuit dans vos grottes
les cous des suaires et
les cous des feuilles.

L. LE MONDE ANCIEN

te souviens-tu du monde ancien, bergère?
te souviens-tu du vigneron aux mains coupées?

retournons vers Troie, et ses petites collines
Zeus y lisait son vase
le forgeron parlait à une foule d'étendards
flambant entre les antiques splendeurs

les anciens coupaient du vieil ivoire
de leurs liquides mains enamourées.

LI.

arcs voltaïques
décharges électriques des vents
dans les enluminures
s'entrechoquent nos racines

LII.

truffes blanches
saules noirs
air des Cariatides

LIII.

quand les neuf lunes pâlies s'effacèrent
absolues, éternelles, cramponnées le long de la langue du mystère,
les nymphes sont les cils s'ouvrent au matin
tissèrent une étoffe avec les charmes du bonheur
et le tintement grêle de Saturne.

LIV. LE JARDIN ET LES VERGERS

nous sommes les arbres et nous comprimons nos coeurs
nous vous ferons fléchir devant le délicat

les nénuphars froissés qui soupirent

la guêpe qui vole avec son fardeau somptueux

les roses qui brament

nous, nous ressentons leurs accents mélodieux
le soir, dans d'énormes cratères.

LV.

voici la lune incolore
et les groseilliers sanglants

LVI. DIMANCHE DANS LA FORÊT

à *Katarzyna*

sommeil

soleil

branches

gouttes

frissons

LVII.

aujourd'hui, j'ai le regard d'Orphée et
la feuillée
les verdoyants bocages
les prairies infernales

je les embrasse
à faire mourir les ombres

après avoir épousé chaque fleur abandonnée
j'entends mourir là-bas,
dans les coquelicots et les ormes noirs.

